"La génération de mon fils est née libre"

Autor(en): **Luque, Jean-A. / Clegg, Johnny**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): **- (2010)**

Heft 15

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-832110

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«La génération de mon fils **est née libre»**

Impossible d'échapper à l'Afrique du Sud en ce début d'été. Après la Coupe du monde, ce sont ses artistes qui s'inviteront sur les scènes romandes. Parmi eux, Johnny Clegg.

On ne présente plus Johnny Clegg, le légendaire Zoulou blanc. Sa musique, ses chansons sont liées à tout jamais à l'histoire de l'Afrique du Sud; l'homme a défié le régime de l'apartheid et célébré l'avènement de Mandela. Il a été le premier, avec ses amis de couleur, à fonder un groupe mixte, à marier musiques occidentales et africaines, à se produire dans les ghettos interdits aux Blancs.

A 57 ans, cette figure mythique de la nation arc-en-ciel n'a perdu ni son enthousiasme ni son optimisme. Il croit toujours en l'avenir multiracial de son pays. Il a surtout gardé un regard lucide et intelligent sur l'évolution du monde. Avant de venir sur les scènes du Paléo à Nyon le 22 juillet, puis au Chant du Gros au Noirmont dans le Jura le 10 septembre, Johnny Clegg s'est confié à *Générations Plus*.

Musicien ne rimera-t-il jamais avec politicien?

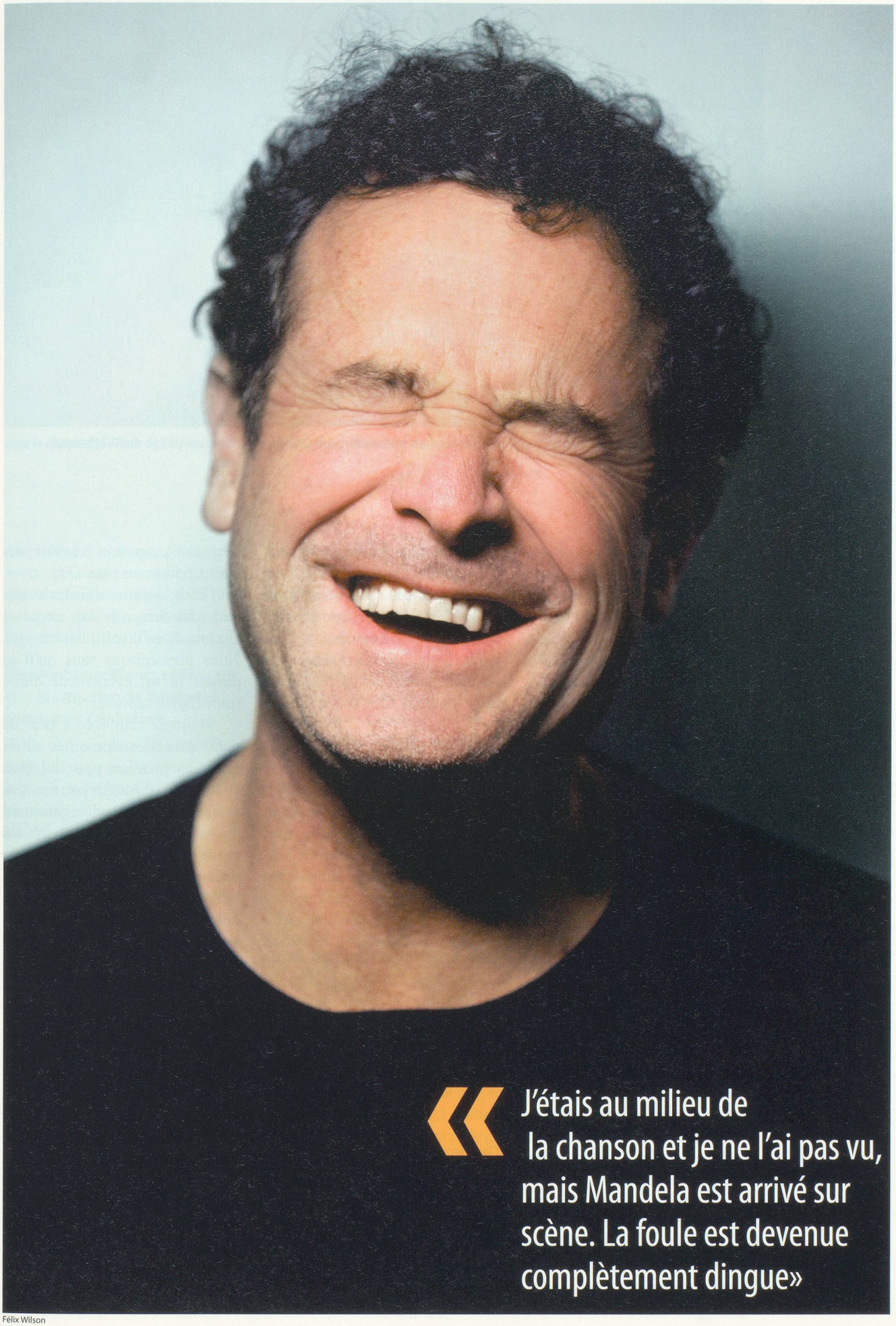
Quand j'étais étudiant, j'étais bien sûr activiste dans les syndicats. Mais j'ai vite compris que la politique était trop brutale. C'est une vie trop dure, où il n'y a pas d'amitiés. Et puis, je suis un artiste, je préfère faire mes déclarations avec mes moyens, c'est-à-dire ma musique.

Quelles images conservez-vous de l'apartheid?

J'en garde le souvenir d'années de répression et d'arbitraire total. Le gouvernement pouvait vous envoyer en détention pour 180 jours sans même vous déférer devant un juge, et ensuite prolonger la durée de la détention. Les années 60 et 70 ont vraiment été une période très sombre. Au début des années quatre-vingt, le gouvernement a fait des efforts en intégrant les Indiens, les Métis. Mais c'était trop tard pour contenir la vague du changement. Et puis, avec la chute du mur de Berlin et la fin du communisme, l'Ouest n'avait plus aucune raison de soutenir le gouvernement blanc, bastion contre le communisme noir africain.

A cette époque, vous étiez un jeune adolescent blanc qui passait tout son temps dans les townships (ghettos noirs) de Johannesburg... Vous sentiez-vous rebelle?

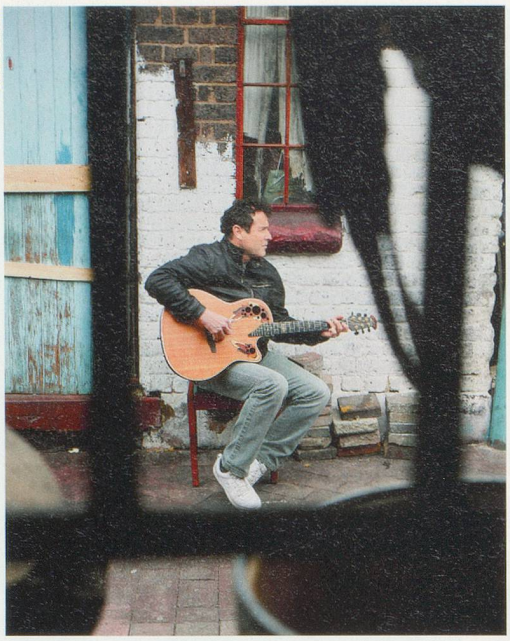
Non. C'était juste la musique qui m'amenait là. A l'époque, il y avait beaucoup de musiciens de

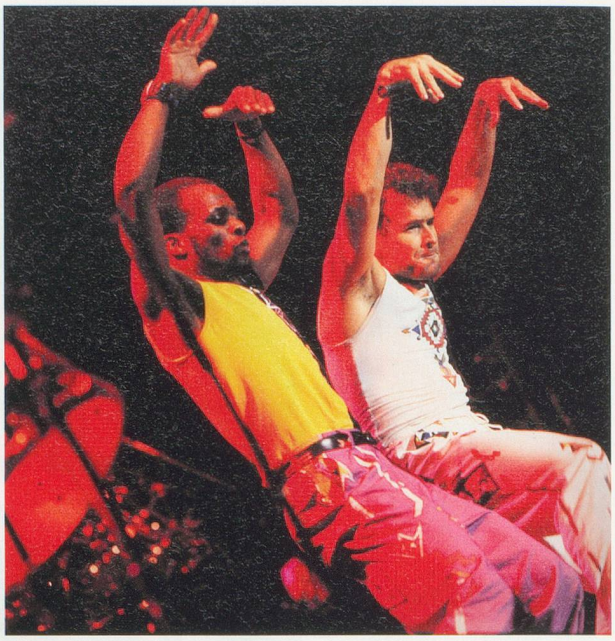


« J'étais au milieu de la chanson et je ne l'ai pas vu, mais Mandela est arrivé sur scène. La foule est devenue complètement dingue»

Félix Wilson

Claude Gassian





Johnny Clegg a été l'un des premiers Blancs à aller jouer dans les townships et à se produire avec un groupe multi-ethnique.

rue zoulous. J'aimais les écouter. Et j'en ai rencontré un, Mntonganazo Mzila. Il m'a emmené avec lui dans les townships, il m'a appris la musique, la culture, la langue zouloues. C'est là que j'ai découvert les «*hostels*» des ghettos, les centres de travailleurs immigrants. Je n'ai pas cherché à m'intéresser à la politique. C'est la politique qui m'a trouvé. Mais au départ, il y avait juste la musique.

Vous avez été le premier artiste à composer une chanson avec le nom de Mandela, le célèbre air *Asimbonanga*...

Elle s'est imposée comme une évidence. Quelqu'un devait le faire, quelles que soient les conséquences. La chanson et la vidéo ont en effet été interdites d'antenne en Afrique du Sud. Mais cela ne nous inquiétait pas trop. Nous étions surtout un groupe de musique qui se produisait sur scène. C'est là, sur les planches, face au public, que nous délivrions notre message, nos chansons.

Jusqu'au jour où vous avez enfin chanté *Asimbonanga* au côté de Nelson Mandela...

Oui, c'est arrivé quelques fois. Mais la plus belle, c'était en 1997. J'étais invité à chanter à Munich pour le concert de clôture d'une conférence qui rassemblait trois mille ONG actives en Afrique. Mandela était l'un des participants. Donc j'étais sur scène et je chantais *Asimbonanga*, puisque je finis toujours mes concerts avec elle.

J'étais en plein dans la chanson quand Mandela est arrivé sur la scène. La foule est devenue complètement dingue. Mais moi je ne l'avais pas remarqué, Mandela, et je me suis dit: «C'est incroyable ce qu'ils aiment ma chanson.» Et là, je l'ai vu...

J'ai arrêté de chanter et je lui ai tendu le micro. Il a lancé: «La musique me permet d'être en paix avec moi-même et en paix avec le monde.» Et puis, il m'a regardé et il a ajouté: «Johnny, les gens ne dansent pas assez, recommence!» Nous avons repris la chanson et il s'est mis à danser, c'était inoubliable.

Que faisiez-vous ce 11 février 1990, le jour où Mandela a été libéré?

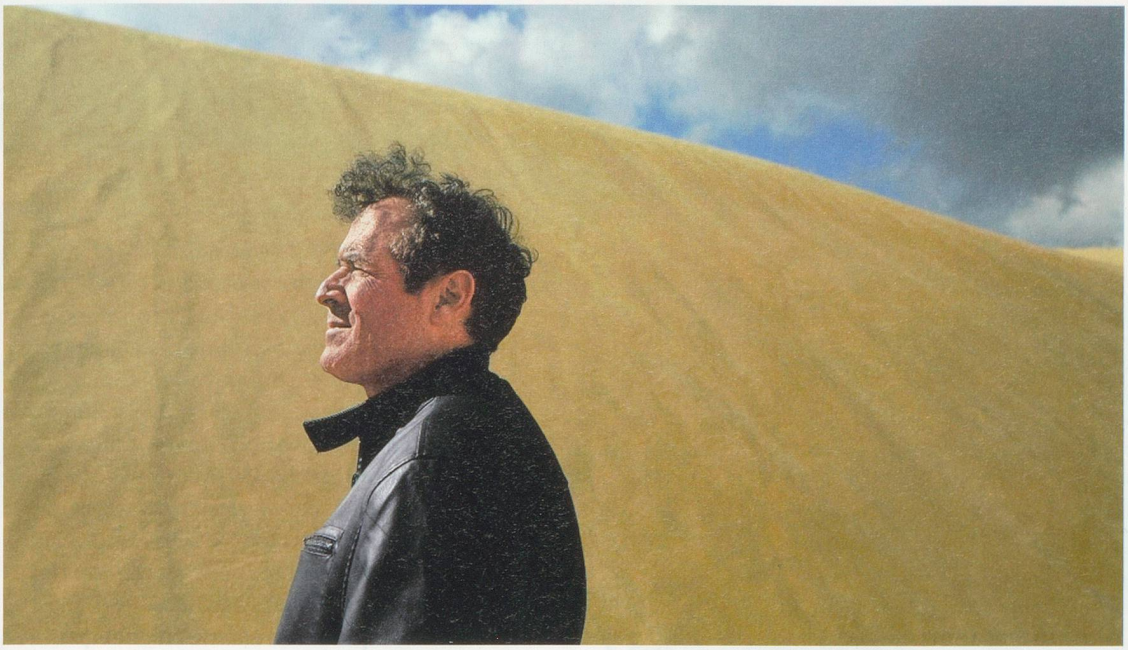
J'étais en tournée en Italie. La Rai Uno m'avait invité et je jouais le commentateur politique. Dans la Péninsule, j'ai eu la chance de voir les images de cette libération, ce que ne pouvaient pas voir mes compatriotes au pays.

J'étais, comme tous les autres Sud-Africains, à la fois excité et abasourdi qu'il soit libéré si vite. Nous pressentions tous qu'il se passait là un événement d'une importance capitale.

Mandela était face à tant de défis dans des domaines différents. La pression pour lui était énorme. Il devait répondre aux aspirations du peuple, mais aussi de son parti et finalement du monde entier. J'ai eu la chance d'aller avec lui en voyage officiel aux Etats-Unis, à Washington. Je l'ai entendu, je l'ai vu... Je peux vous dire que j'étais terriblement fier de lui. Cette période Mandela a vraiment été un âge d'or.

Mandela a aujourd'hui 92 ans. A son décès, inévitable, redoutez-vous une crise en Afrique du Sud?

Il y aura un immense deuil national, mais je ne pense pas qu'il augurera un quelconque changement dans mon pays. Sa mort n'aura pas d'impact sur la vie en Afrique du Sud. Nous sommes déjà au-delà de la libération, puis de la présidence de Mandela. Il a quitté la politique voilà onze ans, nous laissant son



Pour le chanteur, l'avenir de l'Afrique du Sud ne dépend plus de Mandela, mais il reconnaît qu'il manque des politiciens à la hauteur.

merveilleux héritage. Mais nous avons déjà une nouvelle génération de politiciens, pas aussi bien éduqués que les générations de l'apartheid, il faut l'avouer.

De nombreux Blancs redoutent que la situation ne dégénère comme au Zimbabwe…

Je n'ai pas peur de cela. Je n'y crois pas. Je pense en revanche que le futur de l'Afrique du Sud passe par la libération de son lien avec l'ANC (Congrès national africain en lutte contre l'apartheid, membre de l'Internationale socialiste, parti de Nelson Mandela). Une alternative politique doit désormais exister. Il faut un nouveau parti politique socialiste (*labour*). C'est l'affaire de deux ou trois ans avant que cela ne se concrétise.

C'est aussi l'affaire des nouvelles générations, comme celle de votre fils Jesse qui, à 22 ans, connaît également un joli succès en tant que musicien?

Mon fils fait partie de cette génération que nous appelons les *born free*, les «nés libres». Pour lui, la vie n'a rien à voir avec ce que j'ai connu. Il a été à l'école mixte avec des Blancs et des Noirs. Quand je lui parle de mon époque, de l'apartheid, de la ségrégation, c'est comme si je lui parlais de Mars. C'est inconcevable d'avoir vécu ainsi. Je me fais parfois l'impression d'être un vétéran qui radote…

C'est vrai qu'à 57 ans, il n'est certainement pas facile pour un «vétéran» comme vous de continuer à présenter des danses zouloues sur scène. C'est exigeant physiquement?

Je vous rassure, je travaille très dur pour être encore en forme. Le vétéran n'est pas encore à la retraite. Il doit bien me rester encore deux ou trois ans de bon (rires…).

Quels messages souhaitez-vous faire passer dans votre prochain album qui sort cet automne?

J'ai écrit plusieurs chansons sur un comportement humain qui m'intéresse et me fascine: la résilience. Cette capacité qu'ont les gens de récupérer psychologiquement après un traumatisme. Leur potentiel à rebondir après un coup dur.

La résilience fait partie intégrante de la culture zouloue. Il y a un très fort respect pour cette capacité à endurer, à résister. Cette particularité est plus respectée et considérée que l'intelligence pure ou le talent. L'humain ne survit que s'il persévère, construit toujours, demeure capable de frapper à une porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre.

L'album comportera aussi une chanson sur Gaza et, bien sûr, certaines chansons sur l'Afrique du Sud et le fait que les années Mandela sont derrière nous. Personne n'est capable de poursuivre sur ses traces et d'être digne de son héritage. Nous sommes dans une nouvelle ère de politique et de développement. Il y a une nouvelle génération de politiciens qui veulent s'approprier le pays. On parle de redistribution des terres, de privatisation des mines. Malheureusement, il ne suffit pas d'avoir des commerces ou des industries possédées par des Noirs pour donner davantage de travail aux gens de couleur. Ce n'est pas vrai.

Nous avons surtout besoin de personnes avec de l'expérience, avec un savoir en affaires. Nous devons d'abord trouver les moyens de former des managers et des entrepreneurs noirs. Aujourd'hui, c'est la faiblesse de notre pays!

Propos recueillis par Jean-A. Luque